

MICHEL ROSTAGNAT

TERRE !

Décidément peu avare en règlements de comptes sanglants, notre nouveau siècle en est revenu à prendre la terre des hommes pour champ clos de ses querelles. Et Dieu se voit appelé en caution des protagonistes. Les guerres à l'œuvre sur la planète ont pris une dimension apocalyptique qui en font bien plus que le jeu traditionnel des puissances ou même la revanche de l'ego des peuples : la manifestation du dessein de Dieu sur un monde parvenu à la maturité des derniers temps.

Le temps n'est plus où l'on pouvait poser le pied sur une soi-disant *terra incognita*. D'ailleurs, tant les marins de Christophe Colomb scrutant à l'horizon les côtes des Indes occidentales au terme d'une traversée épuisante sur le Grand bleu que les Pères pèlerins débarquant quelques décennies plus tard à Plymouth pour y fonder un Nouveau monde préservé des persécutions religieuses qu'ils avaient endurées en Angleterre ne débarquèrent dans un *no man's land*. Et s'ils s'employèrent à épurer de ses autochtones leur nouveau domaine avec la ferme assurance que Dieu les appelait à y construire un monde nouveau à sa gloire, ils n'avaient probablement pas le sentiment d'attenter au cœur de civilisations établies. Mais nous vivons aujourd'hui dans un monde fini. « La vieille et perverse coutume consistant à 'cicatriser' les conflits intérieurs au moyen d'aventures lointaines », dénoncée par Hannah Arendt dans *Les origines du totalitarisme*, suppose désormais d'affronter directement sur leur propre terre des peuples et des Etats qui s'y estiment légitimes. La géopolitique est devenue en quelque sorte un jeu à somme nulle.

Comment agrandir son pré carré alors qu'il se trouve cerné par des voisins tout sauf accommodants ? La diabo-

**Michel
ROSTAGNAT**
Président
de la Fraternité
d'Abraham.

lisation de l'autre est une recette séculaire qui continue à faire ses preuves. Albert Camus dénonçait, au sortir de la deuxième guerre mondiale, « le mécanisme de la polémique » selon lequel « celui que

**Ce qu'on entend aujourd'hui,
ce n'est plus tant de la
polémique – qui aurait au
moins l'élégance
d'un échange entre les
protagonistes – que de
l'imprécation.**

j'insulte, je ne connais plus la couleur de son regard, ni s'il lui arrive de sourire et de quelle manière. Devenus aux trois-quarts aveugles par la grâce de la polémique, nous ne vivons plus parmi des hommes, mais dans un monde de silhouettes. » Ce qu'on entend aujourd'hui, ce n'est plus tant de la polémique – qui aurait au moins l'élégance d'un échange entre les protagonistes – que de l'imprécation déniant à l'autre

jusqu'au droit à l'humanité. Les qualificatifs de « nazis », de « chiens », d'« animaux » entendus récemment ont accouché d'opérations militaires qui endeuillent notre humanité.

Où est Dieu dans ce concert ? Il est invoqué dans la défense d'une civilisation contre les assauts hostiles d'un monde censément retourné au paganisme. C'est en son nom qu'est envisagée l'éradication pure et simple des mécréants. C'est lui qui donnerait à des peuples trop longtemps privés de leur dignité le sentiment de l'éminente mission qui est la leur. Et dans le cas de l'évangélisme sioniste, hérésie bourgeonnante sur le terreau du protestantisme américain, qu'analyse Antoine Fleyfel dans nos colonnes, le Juge de l'univers aurait besoin du concours des hommes pour venir installer son trône dans la Ville sainte qu'il s'est choisi de toute éternité. Le Très-Haut aurait ainsi, de multiples manières forcément antinomiques les unes des autres, partie liée avec l'histoire humaine.

Il nous a paru intéressant d'interroger nos diverses traditions religieuses sur cette « incarnation » de Dieu sur la terre des hommes qu'elles confessent. Car fussent-elles pénétrées de la transcendance absolue de Dieu, elles n'en ont pas moins la charge de son projet sur le monde. Il est au demeurant heureux que nos religions reconnaissent sa dimension éminemment concrète. Comme le rappelle ici-même David Neuhaus, l'Eglise catholique a trop longtemps professé « une théologie trop spirituelle et désincarnée », au risque de se replier à l'abri d'un monde hostile, dont les juifs furent hélas l'archétype. Pourtant, pour le christianisme, seule religion incarnée, le monde entier est le théâtre de la dispensation des bienfaits divins et la vocation des croyants est d'en témoigner « jusqu'aux extrémités de la terre ». « Être un témoin n'implique pas de faire de la propagande, pas même d'éveiller les gens, mais d'être un mystère vivant » a dit le cardinal Emmanuel Suhard, bien avant Vatican II. Le christianisme a ainsi une dimension universelle,

en ce sens que tout être humain doit pouvoir vivre la rencontre avec le Christ, qu'il y soit ou non sensible. Même chose pour l'islam, engagé à gagner au paradis les tièdes et les mécréants, selon une approche mystique mais aussi, dès l'origine, politique, comme le rappelle en ouverture de ce numéro la philosophe Razika Adnani. Le judaïsme en revanche, réuni autour du temple de Jérusalem, n'affiche aucune ambition hégémonique. Il n'en a pas moins sa vision du royaume de Dieu en ce monde, royaume dont les limites ne sont au demeurant pas clairement fixées, si l'on en croit l'Ecriture où Dieu remet à Abraham la terre « depuis le Torrent d'Egypte jusqu'au Grand Fleuve, l'Euphrate » mais circonscrit sa domination ultérieure à un *Eretz Israel* aux dimensions plus modestes (et sans doute plus réalistes dans le contexte géopolitique actuel).

L'hindouisme n'a pas plus affiché d'ambition conquérante. Il s'est contenté de veiller sur la terre de ses origines. Le message divin, le *veda*, ne pouvait en effet pas être écrit et moins encore traduit, sous peine d'attenter à sa pureté native. C'est sans doute pourquoi, au contraire du bouddhisme né lui aussi en Inde, il n'a guère essaimé. Le discours actuel des dirigeants indiens, pour hostile qu'il soit à l'égard de ses importantes minorités religieuses, reste un plaidoyer pro domo qui n'a pas vocation à s'exporter.

On ne pourra donc pas réconcilier les peuples entre eux et avec la terre qui les porte sans comprendre le regard que nos religions portent sur elle.

Mais si l'homme est chargé par Dieu d'une mission en ce monde, quel y est donc son statut : plus noble créature, intendant du jardin du Très-Haut ? Lieutenant de Dieu en ce monde ? Locataire à titre plus ou moins gracieux de la planète ? Et *quid* des efforts qu'il déploiera, avec son génie ou le cas échéant par la violence, pour bonifier son statut ? Peut-on penser que sa réussite sera la preuve *a posteriori* que Dieu est à ses côtés ? Ou a contrario devra-t-il se confiner dans une attitude de grande modestie, attendant que le Ciel veuille bien plaider en sa faveur, de la même façon que les premiers chrétiens aspiraient jadis au martyre comme témoignage suprême de la sollicitude divine dans un monde qu'ils ne se sentaient pas vocation à convertir par la force ? Le débat est encore vif au sein du judaïsme entre les juifs orthodoxes, critiques de l'Etat d'Israël au motif qu'il court-circuiterait la volonté divine en créant par la force un Etat avant même que le Messie n'ait décidé de revenir, et les sionistes religieux. On rapporte cette parole du philosophe Autrichien-Israélien Martin Buber au Mahatma Gandhi :

On ne pourra donc pas réconcilier les peuples entre eux et avec la terre qui les porte sans comprendre le regard que nos religions portent sur elle.

« Il me semble que Dieu n'a pas abandonné à qui que ce soit une part de la terre... A mon avis, le pays conquis n'est jamais que prêté même au conquérant qui s'y est établi – et Dieu patiente pour voir ce qu'il en fera. » La question, évidemment, déborde du cadre de l'éthique personnelle pour prendre une dimension géopolitique, car selon le degré d'autonomie dont l'homme se sentira investi par Dieu, les conflits pour la terre s'exacerberont ou au contraire se résoudront par le dialogue.

La paix des cœurs à laquelle nous aspirons passe par l'écoute attentive du murmure de la paix en bruit de fond du fracas du monde. C'est ce à quoi nous nous employons humblement, sans autre parti-pris que

**« Le nationalisme, c'est la haine des autres.
Le patriotisme, c'est l'amour des siens. »**

la recherche du vrai bonheur pour tous. Nous devons convenir que l'homme a besoin de poser les pieds sur une terre à lui. Si trop de bons esprits ici professent une mondialisation a priori généreuse mais en forme de gloubi-boulga, méprisant l'aspiration des petits à la sécurité culturelle (ou à « l'identité nationale » pour reprendre un terme très controversé), si certains s'indignent de ne pas trouver ici un accueil inconditionnel sans condamner pour autant l'ostracisme décomplexé à l'égard de leurs minorités de pays qu'ils cherissent, nous ne pouvons pas faire nôtre cette vision exclusiviste des relations humaines. L'humanité est un tout, dont chaque individu qui la compose, chaque territoire qui l'illustre, a du prix aux yeux de Dieu. « Le nationalisme, c'est la haine des autres. Le patriotisme, c'est l'amour des siens », a dit Jean Jaurès. Telle est notre conviction. Tel peut être, ami lecteur, la vôtre, avant, et plus encore après, la lecture des billets qui suivent. ■